

LA FILLE DU FLEUVE



JE PEUX PAS J'AI SEGPA

STÉPHANE CHATELIN

La fille du fleuve

Cette histoire s'inspire du célèbre conte « Cendrillon » de Charles Perrault, mais elle a été adaptée et transposée en Guyane pour permettre aux élèves de redécouvrir ce grand classique à travers des lieux, des personnages et des éléments qui leur sont familiers.

Dans cette version, l'action se déroule le long du fleuve Maroni, à Apatou, où la nature, les traditions et la solidarité prennent une place centrale. Même au bord du Maroni, la bonté, la persévérance et l'espérance peuvent transformer le destin.

Chapitre 1



Apatou

Le soleil se couchait lentement sur le fleuve Maroni, dessinant des reflets d'or sur l'eau tranquille. Les pirogues rentraient au village d'Apatou, chargées de couac, de bananes et de poissons frais. Au bord du fleuve, une jeune fille lavait le linge en silence. Ses mains frottaient les tissus dans l'eau tiède, mais son regard restait perdu vers l'horizon. Elle s'appelait Céline.

Depuis la mort de sa mère, sa vie avait changé. Son père, un pêcheur connu sur le fleuve, s'était remarié avec une femme venue de Cayenne, Madame Odélia, toujours bien habillée, toujours parfumée, et jamais satisfaite. Avec elle étaient venues ses deux filles, Coralie et Tina, paresseuses et prétentieuses. Elles passaient leurs journées à se regarder dans un miroir, à se tresser les cheveux ou à rêver d'une vie en ville, loin du village.

Céline, elle, faisait tout. Elle allait chercher l'eau au fleuve, coupait le bois pour la cuisine, lavait les vêtements, préparait les galettes de

manioc et aidait même son père à réparer les filets de pêche. Malgré la fatigue, elle gardait toujours un doux sourire.

Quand la maison devenait trop bruyante, elle s'enfuyait quelques minutes vers la berge. Là, dans un hamac tendu entre 2 arbres, dans le calme du soir, les animaux étaient ses amis. Un colibri venait souvent tournoyer près de son épaule.

Un petit singe capucin, qu'elle avait sauvé d'un piège, venait parfois lui voler un morceau de couac.

Et un paresseux dormait presque toujours dans le bois canon au-dessus de son carbet.

— Toi au moins, tu ne cries pas après moi , lui disait-elle en riant doucement.

Un soir, alors qu'elle étendait le linge sur la corde, une pirogue accosta au débarcadère. C'était le facteur du fleuve, un homme qui livrait les nouvelles de tout le Maroni. Il tenait un grand papier coloré.

— Une annonce du maire de Saint Laurent du maroni ! cria-t-il.

— Qu'est-ce qu'il raconte encore ? demanda Odélia en sortant de la maison.

— Il organise une grande fête, pour l'anniversaire de son fils. Toutes les jeunes

filles y sont invitées. Il veut trouver la plus belle d'entre elles pour lui présenter.

Coralie et Tina se mirent à crier de joie.

— Une fête à Saint Laurent ! s'exclama Coralie.

Oh, je vais avoir besoin d'une nouvelle robe !

— Et de nouvelles sandales ! ajouta Tina.

Elles se tournèrent vers Céline.

— Toi, tu restes ici, ordonna Odélia. Quelqu'un doit garder la maison, nettoyer et préparer nos valises. Ce n'est pas une fête pour les filles comme toi.

Céline baissa les yeux.

— Oui, madame, répondit-elle simplement.

Pendant les jours qui suivirent, la maison d'Apatou fut pleine de cris et de tissus étalés partout. Céline recousait, repassait, lavait, sans un mot. Elle aurait aimé, juste une fois, revoir Saint Laurent et ses lumières, entendre la musique et sentir les parfums des fleurs du marché. Mais elle savait que ce rêve n'était pas pour elle.

Le matin du départ arriva. Odélia et ses filles se coiffèrent pendant des heures. Le père de Céline, malade, ne pouvait pas les accompagner. Céline les aida à monter dans la pirogue.

— Ne nous attends pas, lui lança Odélia. Et tâche que la maison soit propre à notre retour !

Quand la pirogue disparut au tournant du fleuve, Céline resta seule sur la berge. Le silence de la forêt tomba autour d'elle. Elle s'assit sur une pierre, regarda les étoiles qui commençaient à briller, et sentit une larme couler sur sa joue.

— J'aimerais tellement y aller, murmura-t-elle. Juste pour danser une fois...

C'est alors qu'un vent doux se leva. Les feuilles des arbres frémirent, les lucioles s'allumèrent, et une lumière étrange apparut près du grand fromager derrière le carbet. Céline recula,

surprise.

De la lumière sortit une vieille femme vêtue d'un grand pagne tissé de fibres dorées. Sa peau brillait légèrement, comme si elle avait été caressée par la lune.

— N'aie pas peur, ma fille, dit-elle d'une voix lente et profonde.

— Qui... qui êtes-vous ? demanda Céline, tremblante.

— Je suis Awara, ta marraine. Celle que ta mère avait priée de veiller sur toi. Je vis dans la forêt, mais j'entends tes larmes depuis longtemps.

Céline sentit son cœur battre fort.

— Vous... vous pouvez m'aider ?

— Oui. Tu iras à cette fête. Mais souviens-toi : la magie de la forêt ne dure qu'un temps. Quand le tonnerre grondera 3 fois, tout disparaîtra.

Awara leva sa main ridée.

Une grosse calebasse roula jusqu'à leurs pieds. En un instant, elle se transforma en pirogue dorée, décorée de fleurs de balisier. Puis les grenouilles du marais sautèrent à l'intérieur et devinrent de petits rameurs. Un colibri apporta une robe de madras rouge et or qui brillait comme le soleil couchant. Enfin, un poisson argenté sauta hors de l'eau,

et ses écailles se changèrent en sandales étincelantes. Céline resta sans voix.

— C'est magnifique... Mais comment vais-je remercier la forêt ?

— En gardant ton cœur pur, répondit Awara. Et en ne te moquant jamais de ceux qui ont moins que toi.

La vieille femme lui sourit, puis disparut dans une brume légère. Céline monta dans la pirogue. Les grenouilles rameuses entonnèrent un chant joyeux. Le fleuve scintillait sous la lune.

Ce soir-là, Céline glissait sur le Maroni comme une étoile filante, direction Saint Laurent, sans

savoir que sa vie allait bientôt changer pour toujours.

Chapitre 2

La fête du bal



La pirogue glissait silencieusement sur le Maroni. Les grenouilles rameuses chantaient doucement un air qui faisait danser les lucioles au-dessus de l'eau. Le colibri, perché sur l'épaule de Céline, battait des ailes avec impatience. Tout autour, la forêt brillait de mille reflets verts et dorés.

Céline n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Sa robe de madras rouge et or flottait au vent, et ses sandales d'écailles luisaient comme deux

petits miroirs. La lune dessinait un chemin argenté sur le fleuve, comme pour lui montrer la route vers Saint Laurent.

— J'ai l'impression de rêver, murmura-t-elle.

La pirogue fila toute la nuit, et bientôt les premières lumières de la ville apparurent. Saint Laurent brillait au loin comme un bijou posé sur le fleuve. La musique montait depuis la grande place devant la mairie : tambours, guitares, rires, voix. C'était la fête du siècle.

Quand Céline posa le pied sur la rive, les gens s'écartèrent pour la laisser passer. Personne ne l'avait jamais vue, mais tout le monde se

demandait d'où venait cette fille aux yeux doux et à la robe éclatante.

Dans la cour illuminée, le fils du maire, un jeune homme élégant nommé Malik, saluait les invités. Il s'ennuyait un peu. Les jeunes filles de riches papas entrepreneurs riaient fort, parlaient beaucoup, et ne pensaient qu'à leurs bijoux.

Mais quand Céline entra, tout changea. Le tambour ralentit, la foule se tut, et Malik resta bouche bée.

Elle s'approcha timidement, baissant la tête.
— Bonsoir, dit-elle doucement.

— Bonsoir, répondit Malik, le cœur battant.
Vous... vous êtes la plus belle surprise de cette
fête.

Ils dansèrent sous les lampions, au son des
tambours et des chants créoles. Céline
tournoyait, légère comme une plume. Sa robe
brillait à chaque pas. Malik ne voyait plus
qu'elle.

— Vous venez de Saint Laurent ? demanda-t-il.
— Non, de plus loin... du fleuve, répondit-elle.
— Apatou ? C'est une ville éloignée.
— Oui. Là-bas, la forêt parle, et les étoiles
veillent sur ceux qui écoutent.

Malik sourit.

— Alors vous êtes la fille du fleuve. C'est un beau nom.

Pendant qu'ils dansaient, deux voix jalouses s'élevèrent dans la foule. C'était Coralie et Tina.

Elles avaient passé la soirée à vanter leurs robes et leurs coiffures, sans succès.

Maintenant, elles regardaient Céline avec rage.

— Regarde-la, cette inconnue ! souffla Coralie.

— On dirait une princesse, grogna Tina. Mais d'où elle sort, celle-là ?

Céline les aperçut, mais fit semblant de ne pas les voir. Son cœur battait de bonheur. Pour la première fois, elle n'était plus "la fille

qui fait le ménage", mais une jeune femme libre, regardée avec admiration.

Soudain, un bruit profond résonna au loin : le tonnerre, le ciel s'était couvert d'un seul coup et les étoiles avaient disparu. On entendait au loin le tonnerre gronder. Céline sursauta. Elle se souvint des mots d'Awara : « Quand le tonnerre sonnera 3 fois, tout disparaîtra. »

- Je dois partir, dit-elle brusquement.
- Attendez ! cria Malik. Dites-moi au moins votre nom !
- Je ne peux pas...

Elle s'enfuit dans la foule. Sa robe accrochait la lumière, ses sandales glissaient sur les pavés.

En courant, l'une d'elles se détacha et tomba près de la fontaine. Elle monta dans sa pirogue, les grenouilles se mirent à ramer à toute vitesse et le tonnerre gronda pour la troisième fois. À peine eut-elle atteint le milieu du fleuve que la magie commença à s'effacer.

La robe de madras redevint une simple robe de coton usé. Les grenouilles redevinrent de simples petites grenouilles. Et la pirogue dorée reprit sa forme de calebasse.

Céline soupira. Le vent frais du fleuve sécha ses larmes. Elle rentra discrètement à Apatou par la forêt, le cœur encore battant.

Au même moment, sur la place de Saint Laurent, Malik ramassa la sandale d'écailles argentées.

Il la tenait dans sa main comme un trésor.

- Je la retrouverai, dit-il doucement.
- Mon fils, tu ne peux pas courir après une inconnue ! s'écria le maire de la ville.
- Si. Parce qu'elle m'a montré quelque chose que je n'avais jamais vu ici : la sincérité.

Le lendemain matin, la rumeur courait dans tout l'ouest de la Guyane : « Le fils du maire cherche la fille à la sandale d'argent ! »

Les jeunes filles riaient, les familles parlaient, et jusqu'aux villages les plus reculés du Maroni,

on espérait voir arriver la grande pirogue officielle.

Pendant ce temps, Céline avait repris son quotidien.

Elle lavait le linge au fleuve, préparait le manioc, comme si rien ne s'était passé.

Mais parfois, le soir, elle regardait la lune se lever au-dessus du Maroni et murmurait :

— Peut-être que les rêves ne sont pas si loin,
finalement...

Chapitre 3



Le retour et la justice



Le lendemain de la fête, le soleil s'était levé sur l'ouest guyanais en ébullition.

Dans les villages du littoral et sur les rives du Maroni, tout le monde ne parlait que d'une seule chose : « Le fils du maire cherche la fille à la sandale d'argent ! »

Des pirogues traversaient le fleuve, les gens chuchotaient sur les marchés, et même les perroquets semblaient répéter la nouvelle. À Saint Laurent, Malik préparait son départ. Il

voulait descendre le fleuve, de village en village, pour retrouver la mystérieuse jeune femme.

Le maire, un homme strict, tenta de le raisonner :

— Tu ne vas tout de même pas partir pour une histoire de sandale !

— Père, répondit Malik calmement, ce n'est pas une sandale que je cherche, c'est un cœur.

Et sans attendre, il monta dans une grande pirogue peinte en grise, accompagné de quelques hommes. Dans la pirogue, la sandale étincelait sous le soleil.

Les jours passèrent. Partout où ils s'arrêtaient, les jeunes filles essayaient la sandale. Mais aucune ne réussit à la chausser. Tantôt le pied était trop large, tantôt trop petit, ou bien la sandale restait coincée.

Quand la pirogue arriva enfin à Apatou, les cris des enfants du village résonnèrent pour prévenir les habitants que le fils du maire arrivait.

Madame Odélia, Coralie et Tina étaient prêtes depuis l'aube. Elles avaient lavé leurs cheveux, mis leurs plus belles robes et parfumé la maison.

Elles ignoraient que Céline, silencieuse, les observait depuis la cuisine.

— Souvenez-vous, dit Odélia à ses filles, il faut sourire, et parler comme les dames de Cayenne. Si l'une de vous réussit à mettre la sandale, notre vie changera !

Quelques minutes plus tard, Malik accosta, entouré de ses hommes. Tous les habitants s'étaient rassemblés sur la berge.

— Fils du maire, bienvenue à Apatou ! lança Odélia en s'inclinant. Mes filles meurent d'envie d'essayer votre sandale.

Une fois à l'intérieur de la petite maison, Coralie s'approcha la première. Elle essaya,

força, tira... mais la sandale resta bloquée à mi-chemin.

Tina prit la relève, le visage crispé, et tenta de glisser son pied à l'intérieur. Rien à faire.

— Hélas, dit Malik, ce n'est pas vous.

Odélia baissa la tête d'un air déçu. Puis, en voyant Céline au fond de la pièce, elle s'emporta :

— Celle-là ? cria-t-elle. Ce n'est qu'une servante, pas la peine d'essayer !

Malik leva les yeux vers la jeune fille en robe simple.

Il sentit tout de suite quelque chose d'étrange :

ce regard doux, ce calme, cette lumière dans le sourire...

— Laissez-la essayer, dit-il doucement.

Odélia voulut protester, mais les habitants qui observaient par les fenêtres murmurèrent :

— Laissez faire, voyons !

Céline s'avança timidement. Elle s'assit sur une chaise, prit la sandale d'argent dans ses mains, et la glissa doucement à son pied. Elle s'adapta parfaitement, comme si elle l'attendait depuis toujours. Un silence tomba sur le carbet. Puis Malik sourit.

— C'est toi, la fille du fleuve.

Odélia resta bouche bée. Coralie et Tina se regardèrent, furieuses. Céline, confuse, se leva et s'inclina.

— Je ne voulais pas tromper qui que ce soit, dit-elle. J'ai juste suivi mon cœur.

Malik prit sa main.

— Et c'est pour cela que tu es la plus belle. Pas à cause de ta robe, ni de tes sandales.

Quelques jours plus tard, une grande cérémonie fut organisée sur la place d'Apatou.

Les habitants du fleuve, les piroguiers, les pêcheurs, les enfants, tout le monde était là.

Le maire lui-même, impressionné par la gentillesse de Céline, la félicita devant tous.

— Tu as rappelé à mon fils, et à nous tous, que la vraie beauté vient du cœur, dit-il solennellement.

Quant à Odélia et ses filles, le conseil du village décida qu'elles devraient aider la communauté pendant une année entière : réparer les filets, distribuer le couac et cuisiner pour les anciens. Céline, elle, ne chercha ni vengeance ni richesse.

Elle remercia sa marraine Awara, qui lui apparut une dernière fois, dans la lueur d'un coucher de soleil sur le fleuve.

— Tu as bien appris, ma fille, dit Awara. La bonté est la plus grande magie qui soit.

Et, dans un souffle de vent, elle disparut à nouveau.

Céline resta vivre au bord du Maroni avec son mari Malik. Elle n'avait plus peur du travail ni de la solitude, car elle savait désormais qu'au bout du fleuve, il y a toujours la lumière.

Parfois, le soir, quand les grenouilles chantaient et que les lucioles s'allumaient, elle croyait entendre au loin la voix douce de sa marraine Awara murmurer : « Souviens-toi, ma fille du fleuve... la vraie magie vient du cœur. »

FIN